

## . JEAN-MARIE LE SCRAIGNE

Jean-Marie Le Scraigne (en breton *Jan-Mari Skragn*, dit-il) est né au Huelgoat en juin 1920 (décédé en décembre 2016). Il est d'abord resté travailler à la ferme familiale, sur le plateau granitique de cette commune (en breton *ar c'hudou*), au cœur de l'Arrée. Après son mariage, devenu père de famille, il préféra changer de métier et travailla comme carrier et marbrier, jusqu'à sa retraite. Il fut longtemps (une vingtaine d'années) conseiller municipal d'Huelgoat, élu sur la liste du communiste Alphonse Penven (maire et conseiller général de la Libération à 1983, paysan de ce même quartier qui fut également député dans les années d'après-guerre). J.M. Le Scraigne s'est parfois exprimé à la télévision en breton (FR 3) sur la période du Front Populaire et nous a expliqué son engagement, contre la volonté paternelle...

Il était connu comme chanteur de fest-noz (dans les années soixante-dix, avec B. Le Guern, L. Lozac'h). C'est à l'heure de la retraite qu'il s'est mis à composer des chansons, notamment à danser, en breton et en français (comme une excellente chanson dédiée à la mémoire de G. Sez nec, « sur le Maroni », que nous avons enregistrée). Il en a ainsi composé quelques dizaines, dont beaucoup mériteraient d'être publiées, quelques-unes l'ayant déjà été, dans la revue **BRUD NEVEZ** ou dans le recueil *Kan an drask e Landelo* (1991, cf. p. 44-5...).

Parallèlement, il a commencé à raconter divers contes (*rismodilli*, dit-il), qu'il avait entendus dans sa jeunesse à Kervinaouet, de la bouche de valets ou de mendiants, essentiellement. Il est ainsi devenu conteur, à la radio ou à la télévision, comme dans les veillées organisées ces dernières années, notamment par *Dastum*... Il compte actuellement parmi les meilleurs, avec Marcel Guilloux (Haute-Cornouaille) ou Jude Le Paboul (de Baud, Vannetais, disparu en 2001). L'originalité de J.M. Le Scraigne, c'est qu'il a transcrit la plupart de ses contes, d'abord en français, ne sachant guère écrire le breton, nous disait-il. Nous en avons enregistré quelques-uns, que l'on retrouvera ici. Mais, comme nous le lui avons conseillé, il en a publié un recueil aux éditions **BRUD NEVEZ : Rimodellou 'kostez Huelgoad** [Contes de la région du Huelgoat] (1999). Puis il a fait paraître un petit volume de ses souvenirs de guerre, aux mêmes éditions **BRUD NEVEZ, Amzer ar vrezel kostez an Huelgoad** [Au temps de la guerre du côté du Huelgoat] (2000) et s'en est expliqué parfois, en compagnie du journaliste Georges Cadiou (son neveu, auteur de **L'hermine et la croix gammée**, 2001).

Jean-Marie Le Scraigne est un conteur exceptionnel, qui sait renouveler à sa façon la « morale » du conte. Chez lui, Bilz(ic), l'adversaire déclaré du seigneur ainsi que du recteur, devient un « voleur honnête », comme il en faudrait davantage, conclut-il. Voilà qui, pour ce qui est de l'idéologie, nous situe aux antipodes de la morale traditionnelle héritée de **FEIZ HA BREIZ** etc. Il y a chez lui un peu de cet « esprit sauvage de la Montagne », comme le dit si bien Y. Gwernig.

On comprend mieux ce positionnement original grâce à l'étude qu'en a faite Ronan Le Coadic dans **Campagne Rouges de Bretagne (SKOL VREIZH** n° 22, 1991), où il a donné la parole aux communistes de cette région, en breton (F. Landré, maire de Scrignac, décédé en 1999, Daniel Trellu - cf. tome 3 - et Alphonse Penven, maire du Huelgoat et conseiller général du canton de 1945 à 1983, qui fut député communiste de 1956 à 1958, disparu peu après son interview, ancien paysan dans la ferme de Coat Mocun sur les hauteurs du Huelgoat, dont J.M. Le Scraigne fut longtemps le colistier :

« Cela vient de loin, cela est ancien, parce que cette région était pauvre et que la terre était mauvaise. Les habitants pauvres avaient envie d'améliorer leur situation. Oui. Certains dans cette région ont fait la Révolution des Bonnets Rouges. Il y en avait beaucoup dans la région de Carhaix. A Plouyé, on en a découvert beaucoup en faisant le nouveau cimetière, beaucoup d'ossements. Ces gens avaient été tués par les soldats. Il y avait eu des heurts au Tymeur en Poullaouen, un combat entre Poullaouen et Carhaix. Et les Rouges, malheureusement, avaient perdu. Beaucoup avaient été tués. Puis ce pays a été longtemps radical. Oui, c'était une région rouge par ici autrefois » (p. 55)...  
« Moi, je crois que les communistes ont confiance en l'homme, en son travail, et qu'ils soutiennent les pauvres surtout. Oui, des humanistes. Il s'agit d'aider ceux qui sont en bas de l'échelle à remonter et d'essayer d'avoir plus de justice dans ce pays »...

« Il y avait des protestants par ici, un certain nombre. Ils organisaient des offices. Ils avaient un local à Kerelcun (en La Feuillée), où ils se réunissaient pour pratiquer. Ces personnes s'entendaient mieux avec les communistes qu'avec les catholiques. Je pense qu'il était plus facile de discuter avec eux, qu'ils étaient plus abordables » (p. 41). A une question de R. Le Coadic sur ses rapports avec les catholiques, il répondait : « Non, non. Mais je m'entendais bien avec les prêtres, localement, quand j'étais maire, et je l'ai été longtemps... J'ai cherché le bien commun, toujours. Peu importe les opinions, de quelque bord qu'aient été ces personnes » (p. 59). On n'en dira pas autant, toutefois, des personnages de Bilzic ou de Yann dans les contes de la région !

J.M. Le Scraigne nous a expliqué, ces dernières années (1995), la façon dont il avait assimilé ces contes, qu'il nous restitue dans un breton qui est un modèle pour l'oralité :

... « [je les ai appris] en écoutant les anciens autrefois... et les mendiants... Autrefois, dans ma jeunesse – je suis né sur le plateau – et jusqu'à la guerre, avant la guerre quand même, celle de 1939-1940, les gens ne contaient plus. Mais tout d'abord, dans les années trente, il y avait encore beaucoup de vagabonds qui vivaient de la mendicité. De pauvres gens qui se déplaçaient pour demander la charité... Ce sont ces gens-là qui savaient beaucoup de contes... Ce conte n'est pas spécifique à Kervinaouet. Mais c'est moi, pour honorer Kervinaouet, mon village, qui l'ai situé là et j'en ai fait un bourrelier du village de Kervinaouet...

Moi, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, je travaillais avec mon père à la ferme. Puis pendant treize ans, j'ai tenu une ferme moi-même, au Fao. Ensuite, dans les années soixante, il fallait investir dans diverses machines et s'agrandir toujours plus... Alors je suis parti travailler à la carrière, durant vingt ans. Je faisais des pierres tombales pour les sépultures du cimetière et c'était un travail manuel... »

Toujours selon l'auteur (26/9/2000), « en Bretagne on ne parle pas de la même façon, comme on ne danse pas pareil ou comme on ne portait pas les mêmes costumes et ainsi de suite ; il en allait de même pour les contes, comme pour les guises, chacun portant les siennes et parlant des gens qu'il connaît... ». Voilà pourquoi, affirme-t-on, Bilzic n'est pas tout à fait le même à Poullaouen et au Huelgoat...

Nous avons retenu deux de ces contes : « la légende de la tombe de Geor » (que nous avons enregistrée après avoir étudié la version de G. Cras) et « le conte de Bilzic » (réduit quelque peu, car il fait une dizaine de pages au total). J.M. Le Scraigne connaît bien d'autres contes et légendes, comme celle du Gouffre ou « Trou du diable » (qu'il raconte d'ailleurs souvent *in situ*, en breton ou en français, notamment aux touristes, près de la fameuse Roche Tremblante et des amas rocheux de la forêt d'Huelgoat etc.) :

« Il était une fois alors ou bien peut-être pas,  
Mais je m'en vais vous raconter, n'est-ce pas !

Au Huelgoat, ici même, dans un village de campagne que l'on appelle ainsi Kervinaouet... »

## LA LEGENDE DU ROCHER DE LA TOMBE DE GEOR

Bon, maintenant, qu'est-ce que je vais vous raconter ?

Maintenant, ou plutôt alors... vous voyez tous ces rochers qu'il y a sur Huelgoat. Un amas rocheux lorsqu'on descend vers ce qu'on appelle le Gouffre. C'est là qu'on trouve la Roche Tremblante, le Ménage de la Vierge et le Trou du Diable, parce que si l'on dit à présent « Grotte du Diable », autrefois il n'était pas question de « grotte » en breton : on disait toujours « le Trou du Diable ». C'était effectivement un trou... qu'on appelait ainsi. Mais concernant tous ces rochers, beaucoup de gens ont des explications. Je me suis laissé dire moi-même qu'elles étaient arrivées là de trois façons. Oui, de trois manières. Certains prétendent que la mer les aurait amenées là et qu'elle attend de les reprendre. D'autres affirment que le recteur de Berrien... – c'est le canton du Huelgoat : Plouyé, Berrien... – enfin, ces recteurs, lorsque Le Huelgoat fut érigé en canton et que le recteur du Huelgoat se trouva être leur supérieur, devinrent jaloux et essayèrent de jeter toutes les pierres qu'ils avaient dans leurs paroisses, car il n'y en a plus actuellement, c'est-à-dire qu'ils épierrèrent leurs territoires en essayant de contrer le recteur du Huelgoat, mais ils n'y parvinrent pas. Le titre est resté, celui de recteur du Huelgoat. D'autres prétendent, ensuite, que ces pierres ont été jetées là par un géant venu d'Irlande. Et ce géant... lorsqu'on va du Huelgoat à Pleyben, on aperçoit, une fois qu'on a passé Saint-Herbot et qu'on arrive au sommet des Monts d'Arrée, un panneau sur la gauche qui indique par où aller à *Roc'h Begheor*. Certains donc affirment que Geor est enterré là, sous la végétation et qu'on avait dû le plier sept fois sur lui-même afin de le mettre en bière. Mais d'autres, je crois, prétendent qu'il était venu au Huelgoat d'Irlande. Il me semble qu'il avait traversé la mer grâce à ses bottes, sans qu'il eût besoin de prendre le bateau. Les autres saints, qui ont tous leurs chapelles par là, étaient venus dans des auges de pierre, dit-on. Mais lui n'avait eu besoin que de ses grandes bottes. Puis il avait fait le tour du Finistère, selon moi, avant d'arriver par ici au Huelgoat.

Mais ici ce n'est plus le Léon – le Léon, un bon pays où l'on trouvait du bon pain et de bonnes choses, tandis qu'ici au Huelgoat, c'était un pays de vaches maigres. Vous le constatez : ici, autour de nous, il n'y a que des rochers et de l'ajonc. Et il ne poussait que du blé noir, si bien que tous les jours, c'était régime blé noir, bouillie de blé noir. Eh bien, se dit-il, mon pauvre ! Et une fois qu'il était en colère il est parti du Huelgoat, au hasard. Alors, en passant par Saint-Herbot, vous le constaterez vous-mêmes – car on dirait que le clocher de la chapelle a été cassé en deux – il renversa la flèche du clocher prise dans le fond de sa culotte, puis il se retourna en disant, me semble-t-il : « Oh, ici la fougère est bien haute cette année ! » Par la suite, certains affirment qu'il fut enterré sous la roche dont j'ai parlé tout à l'heure, d'autres qu'il s'était lavé les mains dans la rivière qui coule encore en contrebas... Mais ce qui est exact, c'est que lorsqu'il passa les Monts d'Arrée ensuite en revenant à la maison, toutes les pierres qu'il avait trouvées sur son chemin, ils les avait jetées sur Huelgoat ici et puis un peu sur Saint-Herbot, croyant nous écraser tous. Mais il n'y est pas parvenu : on a du mal à se débarrasser des mauvaises graines. Puis, lorsqu'il eut atteint le rivage plus loin, là-bas, il posa le pied sur une île, prenant appui d'une façon ou de l'autre, et fit un grand bond jusqu'en Irlande pour rentrer à la maison. Voilà la légende de *Be(z) Geor*, telle que je l'ai entendue.

(Huelgoat, mai 1994)

o

## LE CONTE DE BILZIC

A Kervinaouet ici, autrefois, quand j'étais jeune, dans les villages du haut – il y avait les villages du haut et les villages du bas –, parmi les ronces et la végétation, il y avait de vieux murs, preuves qu'il y avait eu une habitation autrefois. Ainsi donc, nous interrogeons les gens sur ce fait et, finalement, les anciens nous ont raconté que c'était là qu'habitait un certain Bilzic et c'est ainsi que l'on a entendu raconter ce que faisait ce Bilzic.

Bilzic avait été élevé à Kervinaouet d'en haut – comme l'on disait [de Kervinaouet-uhella] – et alors... Il avait déjà vingt ans et n'était jamais sorti de la barrique dans laquelle il avait été élevé. Il restait dans une barrique comme un chien, là. Dès qu'un inconnu arrivait dans le village, il rentrait dans sa barrique. Sa mère était veuve. Elle était pauvre et ne possédait qu'une seule vache. Elle lui disait donc, vous vous en doutez : « Tu ne vas quand même pas rester toute ta vie dans cette barrique comme ça, il va falloir en sortir pour m'aider à travailler et à gagner ta vie ». Mais il n'y avait rien à faire avec Bilzic. S'il sortait de sa barrique, eh bien, il se ferait voleur : « Moi, je ne travaillerai pas, maman, je deviendrai voleur ! »

La mère, donc, était une brave femme, vous savez. Beaucoup des habitants du centre Bretagne ici étaient braves à cette époque. Elle était affligée parce que son fils lui répétait cela. Aussi, un beau jour, ou un soir, elle s'était mise à faire des crêpes... « Je vais faire quelques crêpes et dès demain, dit-elle, j'irai interroger le saint, saint Yves, puisque c'est son nom, le nom du saint patron du Huelgoat – on dit aussi Youenn, si l'on veut – pour lui demander quel métier tu feras »...

Et donc, le lendemain, mon pauvre, à la première heure, la mère avait emballé sa douzaine de crêpes et les avait mises dans son sac. Et la voilà partie voir le saint au Huelgoat. Bilzic n'allait pas à l'école – on n'envoyait pas beaucoup les enfants à l'école à cette époque – mais il avait été au catéchisme, tout de même, lorsqu'il avait été en âge de le faire ! Et il connaissait la route du Huelgoat aussi bien que sa mère. Et le voilà, alors qu'elle lui avait dit d'actionner la baratte, de baratter, tandis que sa mère faisait sa commission, le voilà qui coupe à travers champs, en empruntant les sentiers de traverse, si bien qu'il arriva avant sa mère et se posta derrière la statue du saint. Alors, lorsque la mère arriva dans l'église, la tête basse – les femmes, vous le savez, ne relèvent pas beaucoup la tête à l'église –, la tête baissée donc, arrivée devant le saint, elle l'interrogea : « Quel métier fera mon fils ? » Et elle tendit une crêpe au saint. Bilzic était caché derrière, tendant la main ; il prend la crêpe et la met dans sa bouche. Et d'une voix éraillée, à cause de la crêpe dans sa bouche, il dit : « Voleur, voleur »... La douzaine de crêpes y était passée et la réponse était toujours la même : « Voleur, voleur ! »

Lorsque sa mère arriva à la maison, Bilzic avait les mains sur le tabouret et actionnait la baratte de son mieux, à tel point qu'il en ruisselait de sueur, mais ce n'est pas étonnant, puisqu'il venait de courir. Sa mère lui dit alors : « Le beurre ne s'est pas encore formé ? - Non, je ne sais pas ce que vous donnez à la vache, mais ici il n'y a pas de matière grasse dans la crème, disait-il... » Et finalement, il lui demanda : « Que vous a dit le saint ? » Elle se mit à pleurer... « Voleur, il m'a dit que tu ferais un voleur ». C'était obligé ! « Ben, alors, vous n'avez qu'à dire à mon oncle de venir me chercher, dit-il ». Parce qu'il avait un oncle – un frère à sa mère ou un cousin – qui était chef des voleurs dans la forêt de Botvarec, au-dessus du Pont-Pierre, vous savez, quand on va à Poullaouen. Maintenant, la forêt a été détruite par la tempête. Et donc, l'oncle vint les jours suivants chercher Bilzic pour en faire un voleur. Mais quand il arriva, il savait bien que son neveu là, à Kervinaouet, n'avait pas de souliers ; il était donc passé au Huelgoat, là-bas, lui acheter une paire de galoches. A cette époque, les gens portaient des galoches, vous le savez, soit des sabots, soit des galoches, les galoches étant pour se promener le dimanche, car elles étaient faites de bois en dessous et de cuir sur le dessus. Il en apporta une paire de la sorte, toute neuve. « Oui, *gast*, disait-il, j'ai apporté une belle paire de chaussures à Bilzic ». Celui-ci allait les mettre... « Holà !, lui dit son oncle, il va te falloir les mériter ! Et avant de te faire voleur, il va falloir me prouver que tu peux le devenir ! »

Et il ajouta : « Je suis venu au Huelgoat avec un boucher qui venait chercher un veau dans un village du plateau, en haut de la commune »... – on les appelle les villages du plateau parce qu'il sont sur la hauteur. Car alors, à l'époque, les bouchers allaient chercher les veaux que produisaient les vaches de deux ou trois fermes par là. Les routes étaient impraticables. Donc ils passaient par des sentiers, portant les veaux sur le dos.

Il allait donc chercher un veau dans un village du plateau... « Si tu pouvais voler un veau à celui-là, sans lui faire de mal, dit-il, alors tu viendras faire le voleur avec moi, sinon tu ne viendras pas ! - Eh ben, dit Bilzic, je vais aller voir. » Et voilà Bilzic, mon pauvre, qui vient avec ses chaussures neuves par le petit chemin qui est là et qu'on voit toujours monter vers Kervinaouet, car il est resté en l'état. Et le hêtre – c'en est peut-être un autre, mais c'était toujours un hêtre –, sous ce

hêtre donc, il avait posé une des ses chaussures à l'envers, les clous en l'air. Et c'est alors qu'arrive le boucher avec le veau sur le dos. Comme il avait le veau qu'il portait sur la tête, il regardait le chemin, vous pensez. Et il aperçoit la chaussure. « Oh, *gast*, se dit-il, voilà des chaussures neuves, ce sont des galoches neuves ». Il la retourne du pied. « Oh, pouah ! elle est sale ! » Attention ! Bilzic avait fait là ce que le vicaire ne peut faire pour son recteur – vous savez ce que le vicaire ne fait pas pour le recteur ! Il avait fait dedans. Et l'autre s'exclame : « Elle n'est pas propre. Je la laisse ici après lui »... Mais, lorsqu'il arriva un peu plus bas, deux virages plus bas, par là, l'autre chaussure était posée sur le pont, du bon côté, toute propre. « Tiens donc !, se dit-il, ce sera quelqu'un qui est allé acheter des galoches au Huelgoat et qui, saoul sans doute, en rentrant à la maison, les a perdues et a même chié dans l'autre que j'ai trouvée plus haut... » Il posa alors le veau près de celle-ci et repartit chercher la première. Lorsqu'il arriva en haut, mon pauvre, il eut beau remuer ciel et terre, gratter sous les ronces, écarter la végétation du talus un peu partout : « Peut-être qu'on l'a balancée par-dessus le talus ou au-dessus, pensait-il... » Il n'y eut rien à faire ; il avait eu beau fouiller et tout chambouler, zieuter partout, il n'avait pas retrouvé la chaussure. Il se disait : « C'est malheureux, tout de même, elle était bien là tout à l'heure ! » Il redescendit donc. Arrivé en bas, il n'y avait plus ni chaussure ni veau : rien du tout. Bilzic avait tout emporté sur son dos en direction de la forêt de Botvarec. Ainsi, pendant un certain temps, Bilzic avait-il fait, comme on dirait aujourd'hui, ses classes, quoi !

Puis, un jour, on lui dit : « Bon, maintenant, tu vas faire ton premier coup. J'ai entendu dire cet après-midi que l'un des fermiers du seigneur de la Haye, par là, va venir de Poullaouen, où il tient une grosse ferme, lui apporter son loyer annuel. Tu vas devoir aller le voler cet après-midi même, lui dit-on. » On lui avait fabriqué un revolver en sureau, qui ne pouvait tirer, bien entendu. « Tu vois, tu n'as qu'à aller en haut de la côte, là, sur la route de Pont-Pierre, il n'ira pas vite, tu n'auras qu'à lui crier la bourse ou la vie... - Ah bon !, répondit Bilzic. » Et le voilà parti. Il faisait presque nuit. La nuit était enfin tombée lorsqu'il entendit le char à bancs qui montait la côte ; l'homme grimpa à pied, car il y a là une forte côte. Lorsqu'il arriva à son niveau, Bilzic bondit sur la route et empoigna la bride du cheval. Puis il cria : « La bourse ou la vie ! ». L'homme tenta de frapper le cheval pour le faire partir, mais Bilzic, qui était un costaud, le retint. La femme, qui accompagnait l'homme dans le char à bancs, n'arrêtait pas de dire : « Donne-lui donc la bourse, donne-lui donc la bourse ». Et, finalement, l'homme ne put faire autrement que prendre la bourse et la donner à Bilzic. Bilzic s'en empare, la déchire. A présent on parle d'écus en Europe. Mais alors il y avait aussi des écus... Il la délace et la vide dans le fond du char à bancs. Et il met la bourse dans sa poche avant d'aller retrouver le chef qui était chez les voleurs dans la forêt. Lorsqu'il arriva, son oncle était en train de casser la croûte d'un morceau de lard et d'un verre de cidre, comme le faisaient les voleurs. Il lui demande : « Alors, comment ça s'est passé, Bilzic ? - Bien, lui dit-il. - Où est la somme ? - C'est quoi, ça ? - La voici ! » Il l'attrape. Elle est toute plate, la bourse. « Où est l'argent ? - Ah, vous m'aviez dit de rapporter la bourse, mais vous n'avez pas parlé d'argent ! » Oh, mon pauvre, si le vieux n'est pas devenu fou à cause de cela. Il était sur le point de s'étouffer avec son morceau de pain et le reste. « Ah, *fidamdoue*, toi, dit-il, tu es un sacré... Mais inutile de jouer au plus malin. Désormais on t'enverra voler un peu partout, mais on préviendra partout à l'avance. »

*Fidamdoue*, en effet ! A cette époque, il y avait un château à Coat-Quilliou. Il y a beaucoup de bois par là, *Koad al Louarn bras*, *Koad ar Roz*. On élevait des cochons, des cochons gras, pas des cochons en batterie comme actuellement, longs et effilés comme cette table. Des bêtes qui pesaient de trois à quatre cents kilos. C'est ainsi qu'on annonça le vol d'un cochon par Bilzic : « Le semaine prochaine, Bilzic te volera ton cochon - Que non !, s'exclama-t-le seigneur. » Et alors, puisque les crèches à cochons étaient près de la porte, tous les jours, en surveillant le cochon, on jouait aux cartes. Mais souvent ou parfois, le jour en question tout au moins, ils avaient abusé du cidre. Bilzic passa dans une ferme et acheta le plus gringalet et minable des cochons, à moins que ce ne fût une vieille truie... Et l'amena en plein bois de *Koad ar Roz*, par là, et commença à lui taper dessus vers minuit. Alors, minuit, c'était minuit, il ne faisait pas jour jusqu'à minuit, comme c'est le

cas à présent. Et donc, il avait commencé à taper sur l'animal... Les autres étaient saouls, à jouer aux cartes, et entendaient le cochon hurler : « Oh, *gast*, Bilzic a volé le cochon ! » Ils n'avaient pas pensé regarder dans la crèche, ni rien du tout. Les voilà partis voir ce qu'il en était. Lorsqu'ils revinrent sur leur pas avec le vilain petit cochon tout moche qu'ils avaient découvert dans le bois, le lendemain matin, le bon gros et gras était parti, emporté par Bilzic et ses complices en direction de la forêt de Botvarec. Ceux-ci en avaient eu pour huit ou quinze jours à manger la viande, en buvant du cidre. Je ne sais pas s'ils avaient du pain, peut-être un peu tout de même. Bon, tout allait bien !

Mais quelque temps après, alors, à la Haye, chez le seigneur - « Fichtre !, s'exclame celui-ci, car il ne parlait qu'en disant fichtre et *fouter* à tout bout de champ - « Fichtre !, dit-il donc. » Il avait récemment reçu une lettre disant que Bilzic volerait le gâteau qu'on faisait sur place, dès le dimanche suivant. Car on en faisait tous les dimanches, alors que les seigneurs des alentours venaient lui rendre visite. « Oh ! il ne réussira pas ! dit-il, car j'y veillerai... ». Il posta deux valets, armés de fusils, pour surveiller l'entrée, du côté du four qui, comme vous le savez, était un peu à l'écart, dans le courtil. Là, ce n'était qu'épines et ronces et un haut mur à l'arrière. Personne n'aurait cru que l'on pût passer par cet endroit. Les deux hommes se tenaient donc devant le four. Mais Bilzic, mon pauvre, était aux aguets ; il était plus malin qu'un renard, parce que « Bilzic », c'est un peu « Goupil » en breton, oui, plus malin que le renard. Et il écoutait et, finalement, il sentit et il retira deux pierres, lorsqu'il sentit que le gâteau était cuit. Il y avait vraiment une bonne odeur dans le four. Alors, au moyen d'un crochet de bois, il tira le plat, après avoir enlevé les deux pierres, puis mit le gâteau dans son sac. Et à sa place, savez-vous ce qu'il avait mis ? Ni une ni deux... Une grosse bouse de vache ! Voilà ce qu'il plaça dans le four. Et alors, mis au four, cela gonfla un peu, mon pauvre, et dora même un peu, prenant une belle couleur ! Arrivé le moment du repas, tout le monde était pressé de voir le gâteau. On apporte le gâteau sur la table. Qui aura le premier morceau ? « Moi, dit la dame. » Alors son mari, le seigneur, lui en coupe une tranche et elle le porte à sa bouche. Le seigneur, croyant qu'elle savourait le morceau, comme l'on dit, s'en prend un gros, qu'il porte également à sa bouche. « Putain, putain, s'exclame-t-il, mais c'est de la merde ! » S'il n'avait jamais dit la vérité, il venait de le faire pour une fois. Bon, ça marchait bien.

Ensuite, mon pauvre, il y avait à la Haye un sacré cheval, le meilleur cheval de la contrée, depuis toujours, cela était reconnu. Et le seigneur apprend qu'on va le lui voler. « Ah, pas question ! » On posta de nouveau des domestiques, les deux valets les plus robustes, qui toute la semaine devaient surveiller le cheval. « Bilzic ne s'approchera pas d'ici, mon vieux ! - Oh, non, disaient-ils. » Mais alors, un jour, en fin de semaine – vous savez, c'est souvent le samedi qu'avaient lieu les mariages – il y avait une noce à Kerbriand, un village de Plouyé, et il y avait environ vingt minutes de marche entre ce village et la Haye, oui à peu près, et c'était jour de noce. Mais ceux-ci devaient rester là surveiller le cheval : « Nom de Dieu ! Pas la peine d'être à deux, quand même, quand on sait qu'on y a passé toute la semaine à surveiller ce maudit bourrin et que personne n'est venu ! Celui-là ne viendra pas ici. Allez ! L'un de nous va aller au fest-noz et si sa fiancée y est, il y restera. Mais si ce n'est pas la sienne, il reviendra dire à l'autre que la sienne y est... » Voilà donc ce qui fut décidé. L'un était parti voir à Kerbriand. Mais Bilzic avait tout entendu. Lorsqu'il vit que l'autre était parti depuis une demi-heure environ, il s'approcha de l'entrée, où il faisait sombre, et commença à parler : « Tu as de la chance, ta fiancée est là-bas, elle, pas la mienne ! dit-il. » Et l'autre enfourche son cheval et part à toute allure, car ils y allaient à cheval, après avoir regardé aux alentours, de crainte du voleur. En route vers Kerbriand. Arrivé à Kerbriand, le premier qu'il aperçoit sur place n'est autre que son copain ! « Oh, *gast*, lui dit-il, je croyais que tu étais venu me prévenir ». C'est alors qu'ils comprirent. Inutile d'y aller voir, maintenant, Bilzic a certainement emmené le cheval ! Ce n'est plus la peine. autant qu'on reste ici faire la fête, à boire du cidre et de l'eau-de-vie. Puis, quand ils rentrèrent, il faisait presque jour et ils étaient saouls. Et Bilzic avait installé sur la cloison le harnais ou la selle, attaché par des cordes etc. « *Gast*, il n'a pas emporté le cheval, Bilzic. Il est là, il est bien là ! dit l'un. » Il tâta la selle et aida l'autre à grimper dessus ! Mais il se cassa la figure en arrière. Lorsque le maître vint le matin, dès que le jour se leva, il demanda : « Alors, le voleur n'a pas pris le cheval ? - Non, dirent-ils. - Non ? Regarde plutôt dans quoi tu t'es mis là, dit-il ». Et j'ai bien l'impression que ces deux, deux grands gaillards, ne

trouvèrent pas à se marier par la suite, les filles n'ayant pas envie de les épouser, parce qu'ils s'étaient fait rouler ainsi par Bilzic.

Mais là, le chef des voleurs, mon vieux, commençait à s'inquiéter et il se disait à lui-même : « *Nondidie, gast*, pas moyen de le trahir nulle part ! Maintenant, je vais lui jouer un dernier tour, sans problème. » Il ajouta à l'adresse de Bilzic : « Si tu réussis ce coup-là, je ferai ce que font les rois, j'abdiquerai et tu deviendras le caïd, dit-il. - Bon, que faut-il faire ? - Eh bien, il te faut aller voler le drap qui recouvre le lit du maître du Tymeur là-bas - là où habite R. à présent, au manoir, comme tu sais ! - Et là, tu voleras le drap ou le couvre-lit qui est sur le lit du seigneur. » Auparavant, on annonçait la semaine de ses exploits, mais ce coup-ci ce serait un mercredi : « Tu devras y aller mercredi, oui, mercredi ! » *Fidamdoue*, le mercredi soir en question, le seigneur était au lit dans sa chambre. La fenêtre ouverte. Il avait son vieux fusil posé à son chevet. On lui avait fait parvenir la nouvelle que Bilzic viendrait ce jour-là et sa femme était à ses côtés. « Celui-là ne viendra pas ici, il sait pertinemment que je suis armé, dit-il... »

Finalement, il se faisait tard – j'aurais dû commencer par là !–, donc finalement... « Oh, *gast*, j'ai vu quelque chose qui passait devant la fenêtre, dit la vieille – la dame. » Le seigneur dit : « *Gast*, il fait si sombre, tu crois avoir vu quelque chose, il n'y a rien ! - Eh ! Quelque chose passa, mais un peu plus lentement. Ah, *gast*, cette fois, je l'ai vu, dit-il. » La troisième fois, il passa encore plus doucement. *Gast*, badaboum ! Un bruit en arrière, à l'arrière du château, parmi les ronces et la végétation. « Eh ben, nom de Dieu, je l'ai eu ; cette fois-ci, il cessera d'emmerder la population et de voler le monde ! Je ne l'ai pas loupé cette fois ! » Mais sa femme lui dit : « Quand même, demain quand on le trouvera là, vous, un seigneur de votre rang, tuer Bilzic ! Je sais pertinemment qu'il est un peu voleur, mais quand même, vous aurez tué un homme, ce n'est pas convenable ! Mieux vaut aller l'enterrer quelque part ! - Bon, alors j'y vais, dit-il. » Et il prit le mannequin de paille qu'avait fait Bilzic – il pesait le poids d'une personne environ – et le traîna jusqu'au plan d'eau, doucement, car il y avait là un lac. Et là, tandis qu'il faisait son tour, Bilzic était là, près de la porte. Lorsque le moment fut venu, il ouvrit la porte d'un coup sec. La lumière – de la bougie – était éteinte dans la chambre. Et il n'arrêtait pas de dire qu'il avait eu froid : « Tu parles d'un froid de canard !, répétait-il, j'ai eu froid et il était lourd, l'autre, et j'ai eu froid ensuite, que j'ai froid... - Mais venez au lit ! lui dit la femme. » Le voilà dans le lit et, tout en se plaignant du froid, il se tourne et se retourne et s'entoure un peu plus du drap. Finalement, il s'exclame : « Malheur de Dieu, je ne sais plus trop si je l'ai vraiment tué... » Lorsqu'il vit que tout allait bien, que le drap était prêt à venir... il ajouta : « Je ne sais plus s'il y avait assez d'eau. Il vaut mieux que je retourne voir !, qu'il dit. - Allez-y, lui dit la femme. Et prenez le couvre-lit pour vous le mettre sur le dos, comme ça cette fois vous n'aurez pas froid. » *Fidamdoue*, il n'y avait pas eu besoin de répéter deux fois la même chose. Il partit précipitamment. Il n'était que temps. Car à peine était-il sorti de la chambre que le seigneur rentrait. Il haletait, tellement il avait chaud. « J'en ai eu une de ces corvées à cause de celui-là ! Oh, qu'il est lourd l'animal ! J'ai eu du mal à l'emmenner jusqu'en bas, j'en suis en nage - Diable ! dit-elle, tout à l'heure, vous aviez froid et maintenant vous êtes en sueur et en nage et vous voilà déjà ! - Tout à l'heure ?, dit-il, comment tout à l'heure ? - Vous étiez là à l'instant... » Oh, *fidamdoue*, lorsqu'on eut allumé la lumière, on s'aperçut qu'il n'y avait plus ni couvre-lit ni drap. Et, en plus, on raconta qu'elle donna naissance, neuf mois plus tard, à un petit bébé qu'elle avait eu de Bilzic, mais cela je l'ignore et je doute que cela soit avéré.

Alors, lorsqu'il revint trouver les autres dans la forêt de Botvarec, le chef lui dit : « Bon, tu m'a battu, c'est toi qui vas être le chef maintenant, je m'en vais, je prends ma retraite et tu me remplaceras. » Voilà donc Bilzic qui réunit tous ses copains et qui fit, comme on dit à présent, une « assemblée générale ». Et il leur déclara : « Bon, maintenant, je vais faire un dernier coup », ajoutant : « si je puis le réussir, c'en sera fini des voleurs, car ni moi ni eux n'auront plus besoin de voler. » Le voilà donc venu au Huelgoat, une nuit et, lorsqu'il arriva vers minuit, il monta dans le clocher, le clocher de l'église du Huelgoat, là où sont les cloches, et il s'était déguisé en évêque, grâce à ce qu'il avait apporté, le drap du truc et un couvre-chef comme celui d'un petit ange. Une fois monté dans la tour, il commença à sonner les cloches au milieu de la nuit. Tous les habitants du Huelgoat vinrent en queue de chemise voir aux fenêtres ce qui se passait. « Qu'est-ce que c'est ? »

Personne ne voyait rien... Le curé, qui logeait de l'autre côté du lac, vint voir. Il avait prit son courage à deux mains, tout de même, étant donné que c'était sa maison. Et le voilà grimpé au clocher. Arrivé là-haut, il aperçoit un « angelot » et lui demande : « Mais que faites-vous là ? - Je suis venu vous chercher pour aller au paradis ! dit-il. » Oh, *fidamdoue*, le curé en était tombé à genoux. « Tout de suite, partons tout de suite ! - Oui, il faudrait partir tout de suite, lui dit Bilzic, mais le bon Dieu sait ce que possède tout un chacun sur terre. Et vous, comme vous le savez, vous avez un magot d'or et d'argent, lui dit-il, et pour ce qui est de la façon de l'amasser, vous n'avez pas été des plus honnêtes, ajouta-t-il. Donc vous devrez l'emporter au paradis... mais ce n'est pas tout... - Alors, je vais le chercher, répondit-il. Mais, en plus, en allant le chercher, dites aux habitants du Huelgoat d'aller se coucher et de fermer leurs fenêtres et leurs volets. Les gens ne vont pas au paradis en faisant tant d'histoires que cela !, dit-il. Non, les gens y vont discrètement ». C'est ce qu'il leur dit et ceux-ci fermèrent tous leurs fenêtres. Cinq minutes plus tard, le curé était de retour, ployant sous le poids de son or, un sac d'or et l'autre d'argent. Il les traînait par la rue comme cela... « Allons-y ! dit Bilzic, la voie est libre maintenant. » Bilzic l'accompagna donc par la forêt, tout d'abord. Il lui fit faire le tour de la Roche Tremblante et des autres roches qui sont partout là. Il avait beau l'escorter, le curé ne lâchait pas son or. Finalement, il vint par ici, de ce côté de la ville et ils gravirent les *Reier Iliz*, comme on les appelle. Là, ils atteignirent le sommet de la montagne, du côté du Huelgoat, vers Kermaria. Il y avait là quelqu'un qui élevait des oies et des canards. Et quand ils arrivèrent dans le champ, où se trouve la baraque, les oies commencèrent à crier, comme elle le font toujours. A présent qu'il y avait du bruit, le curé s'exclama : « Ah, je vois que nous sommes arrivés à présent, j'entends les anges chanter ». Ainsi donc, il lâcha son or, ce qu'il se refusait à faire auparavant, mais il l'avait bel et bien lâché. Bilzic n'eut pas eu de mal à s'en défaire : il l'attrapa et le jeta par-dessus les grilles parmi les canards et les oies. Il prit l'or et l'argent et repartit vers Botvarec. Arrivé sur place, à Botvarec, il fit le partage, moitié-moitié à peu près : une grosse moitié pour lui et davantage à chacun des autres qu'il ne leur en fallait pour vivre tout le reste de leur vie. Cela se termine ainsi.

Mais ensuite, le lendemain, il n'était question que du curé qui avait gagné le paradis. Mais la personne qui s'occupait des oies à Kermaria se disait : « *Gast*, il y a parmi mes oies quelque chose ou plutôt quelqu'un qui ne fait que chanter ; je me demande qui cela peut être ! » Et alors Maryvonne, la bonne du curé, une femme sage et plus intelligente se dit : « Moi, je vais aller voir ! » Lorsqu'elle arriva à Kermaria, elle aperçut le curé au milieu des oies, allongé là, qui lui criait : « Oh, Maryvonne, vous voilà arrivée vous aussi au paradis ! - Ah, oui, rétorqua-t-elle, un sacré paradis ! » C'est ainsi que ça se termine.

Et alors, Bilzic, quand il eut récupéré sa part, revint à Kervinaouet, dans la petite maison où il avait été élevé. Et là, mon pauvre, il faisait le bien autour de lui. Lorsque les gens manquaient d'argent, il leur en donnait. Il achetait des cadeaux aux enfants. C'était une personne d'une grande bonté. Je crois qu'il ne sortait guère de chez lui, mais les gens venaient lui rendre visite et chercher ce dont ils avaient besoin. Il était toujours au coin du feu à fumer la pipe. Mais, un jour, le feu prit dans la paille de ses sabots et de ses sabots dans son pantalon et du pantalon dans le corps tout entier, qui avait brûlé. C'est ainsi que sa maison resta noircie par la suite. Et nous – je parle d'après les anciens – on disait : « Ah, oui, c'était un voleur honnête. Il allait prendre chez les riches pour donner aux pauvres. » Et aujourd'hui, me semble-t-il, ce serait peut-être bien d'avoir encore des gens comme cela.

(mai 1994)

\*

## TEMPS DE GUERRE

Cela se passait quelques jours avant la libération du Huelgoat. Nous venions de prendre notre repas. Comme d'habitude, nous allions, mon frère et moi, là où l'on faisait une petite réunion quotidienne de tous les jeunes du village pour dresser le bilan des actions de la nuit précédente, mais aussi pour faire un petit somme et se reposer afin de récupérer car tous, peu ou prou, nous étions dans la Résistance.



Mais, ce jour-là, à peine étions-nous sortis de la maison que j'entendis un bruit d'automobiles qui montaient vers le village. Nous nous sommes cachés aussitôt. De notre cachette nous aperçûmes deux autos, dans lesquels il y avait des officiers, qui faisaient le tour du village. Lorsqu'ils furent partis, un vieux vint nous dire qu'il les avait vus de sa maison s'arrêter sur la place du village. Les officiers descendirent et, à l'aide de leurs jumelles, inspectèrent les alentours. La place était sur une hauteur et de là, on voyait au loin, de même qu'on apercevait très bien le bourg de Huelgoat. Puis ils partirent vers la route principale de La Feuillée.

Le vieux n'avait pas fini de nous raconter cela que nous entendîmes un vacarme qui montait la route. Discrètement, nous voilà partis voir de quoi il s'agissait. Aie! Aie ! Aie ! Un tas de canons, tractés par des chevaux, équipés de roues métalliques (c'est pour cela qu'ils faisaient autant de bruit), grimpaient la côte et certains étaient déjà sur la place.

Pas question de s'attarder ! Il fallait déguerpir, aller retrouver les camarades qui étaient au maquis, là-bas, au fond de Plouyé, que j'avais quittés la veille pour aller porter une nouvelle à la famille du capitaine qui habitait au Crann en Berrien.

Mais impossible de partir tous deux, mon frère et moi. J'avais un autre frère au maquis. Notre père était à Brest, sous les bombardements. Il fallait que l'un d'entre nous reste à la maison aider notre mère à s'occuper des bêtes. Lequel resterait ?

Pour le savoir, nous avons tiré à la courte paille. C'est mon frère qui a tiré la mauvaise et qui allait y laisser la vie.

Aussitôt, accompagnés de deux voisins, nous avons pris la route du maquis. Les nazis peinaient à faire grimper au village leurs canons tractés par les chevaux. Mais nous craignons cependant qu'ils nous voient nous enfuir. Aussi, au cas où ils nous auraient aperçus, afin de ne pas trahir la direction du maquis, nous prîmes par la direction opposée, ce qui faisait deux ou trois kilomètres de plus.

Le maquis était à Quenec'h-Cribet, un village isolé au fond de la commune de Plouyé, de l'autre côté de Saint-Salomon. Pour y accéder, il n'y avait qu'un petit chemin de traverse, plein de boue et de gadoue. Dès qu'il pleuvait un peu, le chemin devenait impraticable et les voitures ne pouvaient s'approcher. Voilà pourquoi on avait choisi cet endroit, afin que les nazis n'y viennent pas en voiture.

2000 (*BRUD NEVEZ*, p. 82-4)

\*